

MARIE-ANGE

C'était avec une tonne de dessins sous le bras que la petite silhouette abîmée de Marie-Ange était apparue au cabinet. Je supposais qu'elle avait dû passer d'horribles nuits et qu'on allait pouvoir en discuter. Ce n'était pas pour me déplaire. Elle disposa soigneusement chacune de ses œuvres d'art sur la petite table en bois, juste devant moi, de sorte que je puisse les admirer. Sept, c'était le nombre de dessins qu'elle avait faits cette semaine. J'étais persuadée que Camus aurait mieux tenu son crayon que ma patiente tant les traits paraissaient aléatoirement disposés sur le papier blanc. Je m'étais alors souvenu que c'était au beau milieu d'horribles cauchemars terrifiants qu'elle avait dû les réaliser, et m'étais sentie très mal.

Des gros traits noirs, des cercles de différentes tailles, un quadrillage. Inintéressant. Trois cubes reliés entre eux par un fin trait rouge. Incompréhensible. Un homme sculpté de traits bien droits, un

immense rectangle au centre et une femme, vêtue d'une jolie robe en triangle. Intrigant. Je m'étais arrêtée sur ce dessin d'enfant et avais regardé Marie-Ange avec insistance jusqu'à obtenir un peu plus d'informations. Elle avait plissé les yeux comme pour montrer qu'elle réfléchissait profondément et avait fini par m'avouer qu'il s'agissait d'elle et de son fils, autour de leur grande table à manger. Ma patiente faisait ce cauchemar de façon très régulière, elle n'en pouvait plus. C'était toujours le même, son fils, cette table, cette tasse, ces vêtements. Personne d'autre. Une image presque figée qui ne datait pas de plusieurs années mais bien de quelques jours. Juste avant qu'elle ne tombe dans le coma, pour tout dire. Marie-Ange était-elle en train de m'avouer que son fils avait eu un rôle à jouer dans cette tragique histoire ?

— Que faisait votre fils chez vous ce jour-là, madame Cortilo ?

— Il était passé prendre un café, je suppose. Je ne sais plus.

Plus les semaines passaient, plus les raisons s'attachant au coma dans lequel avait été plongé ma patiente durant cinq jours me paraissaient étranges. Une idée me traversa l'esprit : la suivre. Mon excursion au Lycée Renoir après mon rendez-vous avec Jules la semaine dernière m'avait apporté tellement d'éléments de réponses que j'eus envie de faire la même chose avec Marie-Ange. Il s'agissait peut-être d'une tentative de meurtre, qui sait ? Et si j'avais un rôle à jouer, et si je pouvais faire remonter à la surface les jours les plus sombres de la vie de ma patiente afin de découvrir un plus gros poisson ? Non. Je

ne m'étais jamais sentie aussi mal qu'après mon passage au lycée. Il ne fallait surtout pas que je recommence mes conneries, ni avec Jules, ni avec personne d'autre. Camus avait passé sa soirée à me juger, cela avait été insupportable. Existe-t-il plus accablant que le regard d'un chien en plein jugement ? Je ne crois pas.

Ma patiente fixait ce dessin puis lançait des mots au hasard, dans le vide, en espérant pouvoir en faire une histoire qui ait du sens. "Boris", "Sang", "Lunettes", "Dimanche", "Cris", "Goûter", "Flou", "Surprise", "Mal". Elle fit une petite pause. "Table", "Sonnette", "Télé", "Oiseaux". Seconde pause. Plus longue. "Douleur". "Douleur, douleur, douleur". Le silence.

La main sur le cœur, Marie-Ange fermait les yeux pour échapper à ses souvenirs et revenir dans le monde réel. En vain. Elle commençait à chuter du canapé, s'arrêtant parfois de respirer pendant de longues secondes. Je m'étais empressée d'aller à son secours, craignant qu'elle ne passe l'arme à gauche sur mon canapé tout neuf. Les pompiers de la caserne Mauvendière n'avaient pas mis trop longtemps à arriver, heureusement. Ils avaient embarqué la vieille dame, pas si vieille que ça, avant de me mitrailler de questions sur mes méthodes de travail. Tous me soupçonnaient d'employer des moyens barbares pour obtenir des informations de mes patients vulnérables. Je n'en revenais pas. Je venais de passer une heure à décortiquer le dessin d'une femme torturée qui aurait pu être celui d'un enfant de quatre ans. Existe-t-il une méthode plus douce que celle-ci ?

Fin de séance, État : à l'hôpital (pompiers désagréables)

Solution : trouver un lien entre les mots

Ce soir, Camus avait décidé de me pardonner. La prochaine fois que je retournerais au lycée de Jules, je ne lui dirais rien. Cela nous évitera bien des drames. J'étais confortablement installée au fond de mon canapé lorsqu'une petite pensée me vint pour Marie-Ange. J'espérais qu'elle aille déjà mieux et que nous pourrions reprendre rapidement les séances pour que je sache qui était ce fichu Boris à lunettes qui voyait flou.